

Talibans, l'ennemi incompris

Une interview de l'ethnologue Conrad Schetter par Laurent Joachim

Afghanistan : déjà dix ans de lutte contre la « Terreur ». De guerre lasse, la coalition s'apprête à se retirer de l'aventure dans laquelle elle s'est lancée tête baissée en 2001, et fourvoyée depuis, alors qu'il ne peut, objectivement, être question ni de stabilisation politique, ni de victoire militaire. Quelles sont les erreurs tactiques, stratégiques, ou tout simplement les erreurs de jugement commises par l'Occident ? Un ethnologue spécialiste de la situation en Afghanistan, le Professeur Conrad Schetter de l'Université de Bonn, propose une approche politico-culturelle et ethno-sociale pour une meilleure compréhension du conflit en général et des Talibans en particulier¹.



Laurent Joachim - Professeur Schetter, qui sont les Talibans ?

Conrad Schetter - Permettez-moi de répondre à votre question par une anecdote personnelle. J'étais en Afghanistan, il y a 14 ans, en octobre 1997, c'est-à-dire un an après la prise de pouvoir des Talibans et pour la première fois je fus confronté à une réalité des Talibans qui n'avait rien à voir avec l'image des fondamentalistes arriérés qui était, à cette époque déjà, propagée par les médias occidentaux. Je partageais ainsi le bus avec lequel je me rendais à Kabul avec une quinzaine de jeunes étudiants pakistanais originaires du Punjab. Leur destination était la ligne de front au Nord de l'Afghanistan. Ils me confiaient qu'ils partaient renforcer les rangs des Talibans et surtout, comme ils le soulignaient, apprendre à tirer à la Kalachnikov et à conduire des blindés. Étonnamment tous étaient visiblement issus des classes moyennes. Certes ils affichaient leur religiosité, mais il eut été vain de rechercher en eux un absolu fanatisme. En fait, alors que d'autres étudiants se seraient décidés à passer leurs vacances chez des parents ou dans leurs familles, ces

¹ Cette interview reprend les thèmes développés par le Professeur Schetter dans son exposé « Wer sind die Taliban? – Lifestyle zwischen Stammeskultur, Islamismus und Globalisierung (Qui sont les Talibans ? – Lifestyle entre culture tribale, islamisme et globalisation) », présenté à l'occasion de la 52^e Conférence du Service Historique de l'Armée Allemande ayant eu lieu à Potsdam du 26 au 28 Septembre 2011 avec pour thème « Missions abroad ». Entretien réalisé et traduit de l'allemand par Laurent Joachim. Illustration : emblème du mouvement Taliban, source Wikimedia Common.

étudiants particuliers avaient tout simplement, pourrait-on dire, choisit de goûter à l'aventure de la Guerre Sainte, au *jihad*. Cet exemple montre de façon saisissante que le terme de « Taliban » ne peut s'appliquer à un mouvement ou un groupe uniforme. De plus, ce terme n'a pas seulement évolué au cours des dernières années, il est maintenant utilisé de façon quasiment exponentielle et il a de plus en plus tendance à décrire l'amalgame d'une culture ethnique et patriarcale forte avec un Islam radical.

Laurent Joachim - Quels sont les objectifs et valeurs qui unissent les Talibans ?

Conrad Schetter - Si on en croit l'OTAN et le gouvernement Afghan, les Talibans se réduisent à quelques milliers de militants islamistes qui opèrent principalement à partir de la zone frontalière entre l'Afghanistan et le Pakistan dans le but de mettre en place un régime de terreur au nom de l'Islam. Ceux-ci entretiendraient des liens étroits avec *al-Qaida* et ne recevraient qu'un soutien réticent et limité de la population locale. Pourtant cette analyse simpliste, qui repose sur l'articulation d'un clivage entre le bien et le mal ne résiste pas à une analyse de la réalité : il est erroné de croire que les Talibans sont un corps étranger à la société afghane car les valeurs qu'ils défendent correspondent beaucoup plus avec celles de la population que celles qui sont propagées par le gouvernement afghan ou la communauté internationale.

Laurent Joachim - Selon vous, les Talibans font donc partie de l'héritage socio-culturel afghan ?

Conrad Schetter - La tradition d'une culture éthno-centré et patriarcale joue un rôle essentiel si on veut comprendre les raisons et la portée de l'implantation des Talibans dans le pays. En Afghanistan une personne reçoit sa légitimation sociale presque exclusivement par la mention de sa filiation. Le fondement de ce schéma de valeurs repose sur la conviction que l'existence de l'homme (mâle) dans son individualité et du clan sont en constant danger, menacés par des ennemis extérieurs. Partant de ce principe, une stratégie de défense et d'exclusion forme le pivot social. Pour s'affirmer socialement, les hommes rattachés à un clan se doivent de protéger leur autonomie face aux dangers réels ou supposés. Les agressions subies doivent faire l'objet d'une revanche et d'une vengeance nommée *badal*. Un homme qui n'agirait pas selon cette norme perdrait tout son prestige social. Le terme de *badal* correspond ainsi au principe judéo-chrétien issu de l'Ancien Testament d'« œil pour œil, dent pour dent ». Une telle vendetta peut se transmettre de génération en génération².

² La portée de ces vendettas est illustré par les événements suivants : le 16 Octobre 2009, Hashmat Karzai, un cousin du Président Hamid Karzai, propriétaire d'Asia Security Group, une société de sécurité ayant de très importants contrats avec les USA et des liens étroits avec le gouvernement afghan, est réputé avoir tué de sang froid Waheed Karzai le jeune fils (18 ans) de l'un des cousins du Président afghan Yar Mohammad Karzai. Ce meurtre est supposé être une vengeance du « crime d'honneur » perpétré 30 ans plus tôt par Yar Mohammad Karzai à l'encontre du père de Hashmat Karzai. L'origine de la vendetta remonterait à la provision d'une perspective de mariage arrangé entre cousins de la famille Karzai, au bénéfice de Yar Mohammad Karzai, lorsque celui-ci était encore enfant. La promesse aurait cependant ignoré l'arrangement, se serait mariée à un autre homme et aurait émigré aux États-Unis. L'honneur de Yar Mohammad Karzai aurait donc été meurtri de ce refus et pour punir la famille de la jeune femme afin de rétablir son honneur, il est rapporté que Yar

Laurent Joachim - Voulez-vous dire que la société afghane se polarise autour de la définition de notions sociales axées autour de la perception ethnique du bien et du mal ?

Conrad Schetter - Cette perception dichotomique, d'un monde généralement considéré comme hostile, forme le cadre dans lequel chaque homme – chaque mâle – évolue ; l'objectif de chacun étant d'obtenir et de conserver le statut d'un homme d'honneur, c'est-à-dire de *ghairatman*. Pour obtenir ce statut il faut que cet homme soit autonome, c'est-à-dire indépendant de façon économique ce qui signifie souvent posséder des terres. Pour être reconnu parmi ses pairs, un membre du clan doit également être doté des valeurs typiquement « mâles » : *nang* et *turah*. Le concept de *turah* représente le courage, l'intrépidité et l'expérience du combat. Un homme qui possède ces qualités est reconnu par les autres membres du clan comme étant apte à affirmer et imposer ses propres intérêts. Le concept de *nang* est plus complexe. *Nang* signifie « honneur ». Pour que l'honneur d'un homme soit socialement reconnu, celui-ci doit être dans la position de pouvoir défendre ses possessions, c'est-à-dire ses terres, sa maison et surtout la où les femmes dont il a la responsabilité. Ainsi le *namus*, c'est-à-dire l'intégrité des femmes, joue un rôle prépondérant dans le concept d'honneur des hommes car l'honneur des hommes se définit par la propension à protéger l'intégrité des femmes en toutes circonstances. Conformément à cette vision patriarcale de la société, les femmes sont largement considérées comme étant la possession des hommes. En conséquence de quoi les femmes représentent le point faible du concept d'honneur auquel aspirent les hommes. Le moindre signe indiquant qu'un homme n'est pas dans la position de protéger les femmes dont il a la charge par rapport à d'autres hommes est considéré comme une perte de l'honneur appelant à conséquence et réparation. De plus, pour répondre aux obligations faites par le concept d'honneur, tout membre d'un clan se doit également de prodiguer une protection (*nanawat*) à celui qui en fait la demande. Le fait de demander la protection d'un autre homme signifie cependant la remise en cause de l'autonomie du requérant et donc la reconnaissance publique de la faiblesse sociale de celui-ci. En faisant acte d'allégeance, le requérant perd ainsi de fait le statut de *ghairatman*.

Laurent Joachim - Quelle est la signification de cette structure clanique extrêmement prononcée pour les opérations réalisées par les troupes étrangères en Afghanistan ?

Conrad Schetter - Ce type de structure clanique mettant en exergue l'autonomie masculine et individuelle explique en grande partie pourquoi les tentatives d'influence exogène visant à influencer sur l'évolution de la société rencontrent une forte résistance. Il faut également noter que chaque homme recherche à préserver son autonomie et donc refuse de se subordonner à quiconque. Ainsi, les tentatives de conquérir le territoire afghan se sont soldées pour les envahisseurs par une confrontation avec des alliances et structures claniques en évolution constante. L'importance vitale d'une autonomie locale pour les clans contribue à expliquer la résistance souvent qualifiée de mythique aux envahisseurs, comme par exemple dans le cas de l'invasion soviétique dans les années 80. La création des états afghans et pakistanais au XX^e siècle a été également, en grande partie altérée par la ligne de conflit « clan contre État

Mohammad Karzai aurait exécuté au début des années 1980 Khalil Lula Karzai, le frère de la jeune femme et le père de Hashmat Karzai, acte qui aurait supposé une réparation par le sang à faire valoir par ce dernier. Cf. *Afghan Killing Bares a Karzai Family Feud*, James Risen, The New-York Times, 20.12.2009. (n.d.l.r.).

», ce qui a prévenu la mise en place de structures étatiques dans les régions tribales situées le long de la frontière pakistano-afghane. Conséquence : actuellement encore, cette frontière est traversée chaque jour par des milliers de personnes qui ne font l'objet d'absolument aucun contrôle.

Laurent Joachim - Quel est le rôle de l'Islam au sein de cette culture clanique ?

Conrad Schetter - En raison de la prédominance sociale des valeurs claniques, comme le concept de vendetta ou celui de la dépossession des droits des femmes, il régnait en Afghanistan jusque dans les années 70 ce qu'on pourrait appeler une croyance populaire islamique. De plus il existait une ligne de séparation relativement nette entre les structures tribales et le clergé islamique. Les imams ne possédaient ainsi aucune position prédominante dans l'ordre social tribal. Leur rôle se limitait traditionnellement à l'interprétation et à l'enseignement du Coran, ainsi qu'à la prière. Ils n'avaient en principe aucune influence sur la vie politique. La seule exception à cette règle se présentait lors des conflits, lorsqu'il s'agissait d'unir différentes tribus – éventuellement hostiles l'une à l'autre – contre un ennemi extérieur commun. Les imams, représentants d'un ordre moral neutre aux oppositions tribales, pouvait alors se retrouver dans des positions clés permettant de surmonter les dissensions d'ordre privé et de s'engager dans des alliances à court terme. Une fois la menace repoussée et le conflit terminé, les imams perdaient cette position clé.

Laurent Joachim - Ce rôle traditionnel des imams semble cependant avoir fortement évolué, puisqu'ils sont aujourd'hui omniprésents.

Conrad Schetter - Oui, l'une des conséquences les plus marquantes de la guerre en Afghanistan depuis 2001 est que les responsables religieux ont réussi à ancrer de façon permanente leur aspiration au pouvoir dans la structure sociale tribale traditionnelle.

Laurent Joachim - Comment peut-on expliquer cette évolution ?

Conrad Schetter - Pour pouvoir comprendre la montée en puissance de l'imamat, il faut se pencher sur les ruptures créées dans la société afghane par les différentes guerres qui l'ont traumatisé depuis de si nombreuses années. L'invasion soviétique de l'Afghanistan en 1979, par exemple, a entraîné l'exode d'environ 5 millions d'Afghans, c'est-à-dire environ un tiers de la population d'alors, qui se sont réfugiés dans des pays étrangers. Rappelons, pour bien appréhender le phénomène, qu'il s'agissait du plus important exode de masse depuis la deuxième guerre mondiale. Cet exode a profondément changé la structure politique du pays puisque si la majeure partie des réfugiés ont été accueillis à la frontière pakistanaise, l'élite sociale, elle, s'est réfugiée en grande partie en Europe et aux États-Unis³. En conséquence l'influence de l'élite politique s'est fortement estompée. Avec la disparition du pouvoir

³ Une exception majeure à cette règle est représentée par le Président Hamid Karzai qui est resté la plus part du temps au Pakistan. (n.d.l.r.).

traditionnel, il s'est créé un vide dans lequel les responsables religieux – les *mullahs maulawis* – se sont engouffrés.

Laurent Joachim - De quelle façon les mullahs ont-ils pu affirmer et maintenir leur hégémonie au fil du temps ?

Conrad Schetter - Cette forme de suprématie a pu être légitimée parce que les valeurs islamiques se sont diffusées et ont gagné en notoriété à partir du début des années 80 dans les camps de réfugiés. En effet, dans les conditions d'existence très difficile de ces camps, il était presque impossible de conserver les valeurs tribales traditionnelles, comme celle de l'honneur, par exemple. Les réfugiés des camps se sont vus, à leurs yeux, privés de leur autonomie et dégradés à l'état de mendiants obligés de quémander pour leur survie auprès des organisations non gouvernementales. Concrètement, ils ne pouvaient plus s'honorer des valeurs de *nang* et *turah* et donc conserver leur rang de *ghairatman*.

Laurent Joachim - Quelles ont été les conséquences de la dissolution de l'ordre social traditionnel ?

Conrad Schetter - Les valeurs religieuses islamiques, propagées par les groupes de résistance afghanes dans les camps de réfugiés, ont pris la place des valeurs traditionnelles pour compenser la perte de la reconnaissance sociale liée à la perte des valeurs traditionnelles. Au fil du temps le prophète Mohammed est devenu le modèle de référence et l'exemple à suivre. Les réfugiés qui se décidaient à entrer dans la Guerre Sainte, c'est-à-dire le *jihad*, recevaient les honneurs liés au statut de *mujahid*. De cette façon, la perte des valeurs sociales traditionnelles liées au concept de *nanawat*, *turah* und *badal* a pu être compensé par l'adoption de valeurs islamiques. Pour les mêmes raisons, la promiscuité des camps de réfugiés a favorisé un isolement de plus en plus prononcé des femmes et le recours à la *burqa (chadri)* afin de préserver le *namus* de ces femmes et donc le *nang* des hommes. Ainsi, pour résumer, les conditions extrêmement difficiles des camps de réfugiés ont entraîné l'éclosion d'un islamisme militant qui a remplacé les valeurs traditionnelles.

Laurent Joachim - Avec quel instrument les Talibans ont-ils pu propager leurs idées ?

Conrad Schetter - L'instrument de propagation primaire de cette conception simplifiée de l'Islam sont les *madrasas*, c'est-à-dire les écoles religieuses⁴. Le terme « Taliban⁵ » signifie en Pachtou « étudiant » au sens large, mais ce mot est très souvent traduit et compris en Occident comme « étudiant en religion » et rappelle à tout instant l'origine du mouvement. Ainsi les *madrasas* pouvaient recruter ceux qui s'engagent dans le *jihad* et les étudiants qui s'y trouvent sont préparés à ce qu'ils doivent considérer comme être la tâche essentielle de leur vie : la lutte contre les « infidèles ». Le concept de l'enseignement consiste à transmettre

⁴ Le plus souvent d'obédience déobandi (n.d.l.r.).

⁵ En Afrique du Nord, ce terme signifie aussi « Écrivain public ». (n.d.l.r.).

l'idée que seul le *mujahid*, qui combat pour l'Islam contre l'invasion des infidèles dans la Guerre Sainte et qui meurt comme *shahid*, c'est-à-dire comme martyr, sera récompensé le jour du jugement dernier. Aujourd'hui encore, les Talibans continuent à recruter de nombreux combattants dans ces *madrasas*, en particulier pour les attentats suicides.

Laurent Joachim - Quelle est l'influence actuelle des Talibans dans la société et la vie politique afghane ?

Conrad Schetter - Premièrement, les Talibans ont réussi à s'accaparer l'exclusivité du droit à l'interprétation et à la légitimation de l'Islam, deuxièmement ils supportent la tradition dans ce sens où ils renforcent l'autonomie locale de la société au détriment de l'État centralisé et troisièmement ils ont réussi à présenter leur modèle politique comme la seule alternative viable aux profonds problèmes sociaux rencontrés en Afghanistan. Il faut cependant rester prudent car même si une rhétorique islamiste est mise en avant, il serait erroné de constater l'exclusivité d'une idéologie islamique dans une société qui reste en grande partie gouvernée par des notions tribales. Ainsi, force est de constater que les questions idéologiques ne jouent qu'un rôle très secondaire dans la vie quotidienne. De plus différents systèmes de valeurs sont superposés et cohabitent, c'est-à-dire que l'orthodoxie islamique, la culture tribale et les croyances populaires régissent – côte à côte – la vie de la société afghane. Les contradictions les plus évidentes et les plus élémentaires entraînés par ce système de valeurs multiples sont tout simplement ignorées. Suivant ce principe, de nombreux Talibans considèrent la promulgation de la *sharia*, c'est-à-dire du droit islamique, dans certains des territoires qu'ils contrôlent comme une affirmation du système de droit local. Ainsi, il n'est pas rare de constater que là où les Talibans ont promulgué la *sharia*, celle-ci n'a pas l'exclusivité du domaine légal, mais cohabite avec le système de droit tribal, tel que, par exemple, le principe de la vendetta. La rhétorique islamique sert donc très souvent à accentuer le principe d'identité locale. Pour cette raison, l'objectif de beaucoup de Talibans est d'assurer et de protéger l'autonomie locale des territoires et des populations qu'ils contrôlent contre tout type d'ingérence extérieure. En particulier, les concepts issus des valeurs occidentales, tels que l'égalité entre les hommes et les femmes, la démocratie, la séparation des affaires religieuses et de l'État sont ainsi considérés comme représentant un danger pour l'ordre établi. Ce modèle de valeurs permet à ceux qui se réclament d'obéissance talibane d'ancrer leur légitimité au sein de la population.

Laurent Joachim - Peut-on dire que les injustices sociales jouent un rôle important dans la montée en puissance des Talibans ?

Conrad Schetter – Oui. La présence de graves dysfonctionnements sociaux joue un rôle prépondérant pour la mobilisation des populations. De nombreux Talibans se considèrent en premier lieu comme les victimes d'injustices sociales. Les Talibans profitent également des conflits et problèmes socio-politiques qui se sont accumulés dans ce pays en guerre depuis de nombreuses années. Dans ce contexte, les Talibans ont réussi à se profiler comme les représentants des populations socialement défavorisées. Cette conception faisant des Talibans un mouvement qui s'adresse aux démunis préside également à l'organisation du

mouvement. Il est par exemple particulièrement notable de remarquer que les Talibans ne sont pas dirigés par des imams issus des universités égyptiennes ou saoudiennes, mais par de simples mullahs, comme par exemple mullah Omar, qui pour la plupart sont illettrés.

Laurent Joachim - Le terme de Talibans ne désigne donc pas un mouvement uni et centralisé ?

Conrad Schetter - Non, le terme « Taliban » sert plutôt à désigner le regroupement, dans un creuset particulier, de différents intérêts qui se sont unis en réaction à une menace considérée comme commune, c'est-à-dire la présence des troupes de l'OTAN et la tentative de mettre en place un État centralisé. Le terme « Taliban » n'est pas non plus uniquement utilisé par des fanatiques religieux, il est de plus en plus utilisé par les Seigneurs de Guerres locaux, les gangs criminels, les milices tribales ou les barons de la drogue qui s'affublent d'un terme, à leur sens positivement connoté, alors qu'ils n'ont jamais mis les pieds dans une *madrassa*⁶. La revendication de l'appartenance et de l'affiliation supposée ainsi que l'utilisation inflationniste du terme montre aussi à quel point les Talibans sont établis et légitimés dans la société. Notons cependant que la population locale fait souvent la différence entre les « bons » et les « mauvais » Talibans. Les « bons Talibans » sont dans cette échelle de valeurs ceux qui ne s'attaquent qu'aux troupes étrangères et qui sont considérés comme étant pieux et incarnant la justice sociale. Mais il ne faut cependant pas occulter le fait que pour une grande partie de la population, même les « mauvais Talibans », c'est-à-dire ceux qui minent des routes ou organisent des enlèvements, sont considérés comme respectant en grande partie les traditions et les normes de la société⁷, contrairement aux troupes de la coalition qui effectuent par exemple des fouilles corporelles⁸ même auprès des femmes et qui se rendent donc coupables de la violation des règles et valeurs de droit traditionnel. Ceci signifie que même les « mauvais Talibans » peuvent compter sur un certain support de la population. Enfin la dénomination « Taliban » s'est enrichi dernièrement de nouvelles formes alternatives telles que : « Government Taliban », « Pakistan Taliban » ou « American Taliban ». Le terme de « Government Taliban » est ainsi utilisé pour décrire les milices impliquées dans le trafic de la drogue au Sud de l'Afghanistan, et les terminologies « Pakistan Taliban » ou « American Taliban » servent à

⁶ Selon le mullah Sabir, Gouverneur Taliban de la Province de Ghazni au Sud de Kaboul et réputé avoir 900 hommes sous ses ordres, en 2006, 40% des 15.000 hommes que compteraient les Talibans ne seraient pas des Talibans au sens propre puisqu'ils ne seraient pas passés par les écoles religieuses mais il s'agirait de jeunes sympathisants gagnés à la cause en raison de la corruption du gouvernement Karzai. Cf. *Der Kodex der Taliban*, Sami Yousafzai & Urs Gehrig, Die Weltwoche, 46-2006. (n.d.l.r.).

⁷ Une étude de la Marine américaine estime que l'un des principaux succès des Talibans est d'avoir réussi à imposer un système judiciaire parallèle très accepté par la population, en particulier dans le Sud de l'Afghanistan (« The Taliban shadow justice system is easily one of the *most popular and respected elements* of the Taliban insurgency by local communities, especially in southern Afghanistan (...) and reinforce the success the movement has had with the establishment of a parallel legal system that is acknowledged by local communities as being legitimate, fair, free of bribery, and swift ») in *Analyzing the Taliban Code of Conduct: Reinventing the Layeha*, Thomas H. Johnson, Understanding Afghan Culture, Program for Culture and Conflict Studies (CCS), Department of National Security Affairs, Naval Postgraduate School, 06.08.2009. (n.d.l.r.).

⁸ Notons que les forces de sécurité afghanes ne comptaient que 1.000 femmes, en conséquence de quoi, soit les forces de sécurité « provoquent » les traditions en effectuant des contrôles des femmes par les hommes, soit la sécurité ne peut pas être assurée. Cf. *Afghanen haben Angst vor ihren eigenen Beschützern*, Stefanie Bolzen, Die Welt, 09.05.2011.

désigner les groupes armés supposés être financés par l'un de ces pays. Le terme « Taliban » a ainsi de plus en plus tendance à perdre sa signification politique puisque les « Talibans » ne regroupent pas seulement des militants islamistes.

Laurent Joachim - Que signifie ce changement de paradigme pour les « Talibans fondateurs »⁹ ?

Conrad Schetter - Les variations et les interprétations locales sont effectivement un problème pour le mouvement politique fondateur. En effet de nombreux chefs de guerre, mais aussi de nombreux criminels ou barons de la drogue alliés localement aux militants islamistes contre les troupes de l'OTAN, gagnent graduellement en influence et en pouvoir. Pourtant ces chefs de guerre se réclament des Talibans sans aucunement en adopter les visions religieuses et politiques. Ces Seigneurs de Guerre sont uniquement préoccupés par le maintien de leur pouvoir et s'engagent dans une alliance avec le gouvernement de Kaboul ou dans une alliance avec les Talibans uniquement en fonction de leurs propres intérêts de politique locale. Les mêmes combattants peuvent ainsi apparaître sur le champ de bataille sous le drapeau des « Talibans » puis peu après, à la faveur d'un renversement d'alliance, réapparaître sous le drapeau de troupes alliées du gouvernement central. Ce type de renversement d'alliance n'est pas rare et s'effectue dans les deux sens. L'un des exemples les plus récents et les meilleurs pour ce type de constellation est constitué par les combattants du *lashkar-i-islam* (Combattants de Dieu), un groupe militant qui opère à la frontière pakistano-afghane. Jusqu'en 2008, ce groupe offre une escorte aux convois de l'OTAN qui traverse la frontière pakistano-afghane par la passe de Khyber¹⁰ et était réputé collaborer étroitement avec l'armée pakistanaise. En 2009 cependant, les combattants du *lashkar-i-islam* sont responsables d'attentats commis au nom des Talibans contre des postes de police à Peshawar. Ainsi, il est impossible de définir une séparation claire entre les forces amies et ennemies. Cet exemple permet de comprendre concrètement pourquoi la stratégie de l'OTAN visant à « gagner les cœurs et les esprits » de la population ne peut obtenir le succès escompté malgré l'investissement de plusieurs milliards de dollars. La soumission à court terme ou l'adjudication de loyautés ne signifie pas l'adhérence à une cause, mais au

⁹ Selon plusieurs sources concordantes, les Talibans auraient été fondés en 1994 par le mullah Muhammad Omar dans la ville de Kandahar en réaction aux désordres de la guerre civile (1992-1996), ainsi qu'à la tyrannie et aux exactions des gouverneurs locaux. À ses débuts le mouvement ne pouvait compter que sur une cinquantaine d'étudiants en religion qui se partageaient quelques fusils et qui interviennent pour rétablir l'ordre dans des disputes locales. Ils réussissent cependant à prendre Kandahar en 1994 et étendent rapidement leur zone d'influence. En 1995 ils sont aux portes de Kaboul mais sont repoussés par les troupes de Ahmad Shah Massoud. Ils doivent ensuite faire face à de lourdes pertes et de nombreuses défaites. Très probablement soutenus par une forte aide militaire pakistanaise et des fonds en provenance d'Arabie-Saoudite, les Talibans réussissent cependant à prendre Kaboul le 26.09.1996 et le lendemain, ils proclament l'Émirat Islamique d'Afghanistan qui perdurera jusqu'en 2001. Cf. *Civil war in Afghanistan (1992–1996)* ; *Civil war in Afghanistan (1996–2001)* ; *Islamic Emirate of Afghanistan* ; *Taliban* ; *Taliban's rise to power* ; Wikipedia, <http://en.wikipedia.org>, consulté le 15.11.2011. (n.d.l.r.).

¹⁰ La passe de Khyber est une route stratégique et le point de passage obligé des convois en provenance du Pakistan. Pour les américains cette passe montagnarde est d'autant plus sensible que l'Afghanistan est un pays enclavé qui ne dispose pas de ports, en conséquence de quoi le matériel lourd, qui ne peut être que difficilement acheminé par la voie des airs, transite par les ports Pakistanais puis est mis en convois pour rejoindre les bases américaines ce qui oblige pratiquement à passer par le goulot d'étranglement que représente la passe de Khyber. (n.d.l.r.).

contraire la poursuite d'un objectif stratégique individuel. Autrement dit, la stratégie de l'OTAN est un simple gaspillage de ressources, en effet un proverbe afghan résume parfaitement ce paradigme : « Il est certes parfois possible de louer un afghan, mais jamais de l'acheter ».

Laurent Joachim - Comment ont réagi les « Talibans fondateurs » face à ces évolutions tactiques et stratégiques ?

Conrad Schetter - D'un côté les élites locales qui furent convaincues de ne plus s'en tenir à la stricte observance de la ligne politique souhaitée ont été physiquement éliminées. D'un autre côté les « Talibans fondateurs » se sont évertués à placer aux postes-clés des gouverneurs et des chefs de police dévouée à leur cause. Parallèlement et pour soutenir cet effort, un effort de propagande a été fait pour souligner que les « vrais Talibans » désirent mettre en place un ordre para-étatique structuré au nom de l'Islam et que le mouvement ne saurait être confondu avec un ramassis de groupes armés hétéroclites. La *shura*, c'est-à-dire l'organe politique le plus élevé pour les Talibans a publié à l'occasion du ramadan de 2006 un « code d'honneur », la *layeha*¹¹, pour souligner les objectifs politiques du mouvement et

¹¹ Le premier texte rédigé en Pachtou et comprenant 30 articles est apparu en 2006 à l'issue d'une rencontre des 33 représentants de la *shura*, le plus haut conseil Taliban. Il représente l'effort de donner une structure politique et d'organiser le mouvement face aux problèmes que celui-ci affronte alors (espionnage de ses agissements, débordements de violences des commandeurs locaux à l'égard de la population, etc.) ; Cf. *Der Kodex der Taliban* (Interview avec mullah Sabir, Gouverneur Taliban de la Province de Ghazni au Sud de Kaboul et réputé avoir 900 hommes sous ses ordres), Sami Yousafzai & Urs Gehrig, Die Weltwoche, 46-2006. Signe des temps, en 2009 un reportage de la chaîne Al-Jazeera présente une nouvelle version « augmentée, revue et corrigée » de ce code de conduite ; Cf *Mollah Omar présente : le code du parfait taliban en Afghanistan*, Zyneb Dryef, Rue89, 03.08.2009 ; Les implications de ces deux codes pour l'action militaire en cours ont été analysées dans l'étude de la Marine américaine : *Analyzing the Taliban Code of Conduct: Reinventing the Layeha*, Thomas H. Johnson, Understanding Afghan Culture, Program for Culture and Conflict Studies (CCS), Department of National Security Affairs, Naval Postgraduate School, 06.08.2009. Pour mieux comprendre le phénomène des Talibans, on peut noter plusieurs points forts de la *Layeha* de 2006. Le second alinéa, par exemple, s'adresse aux recrues potentielles et garanti la sécurité des biens et personnes à ceux qui tourne le dos aux « infidèles » ; Les alinéas 17 et 19, eux, visent à mieux protéger la population civile des exactions et des méfaits de la guerre, ainsi l'alinéa 17 interdit aux moudjahiddines la confiscation de l'argent et des biens des civils ; Quant à l'alinéa 19, il interdit aux moudjahiddines de recruter des combattants encore imberbes ainsi que de les héberger dans leurs appartements privés (cette dernière mesure vise à protéger les enfants – mâles – de la pratique du *bacha baazi*, une forme de prostitution infantile très répandue en Afghanistan). Les alinéas 24 et 25 visent, eux, à contrôler le savoir et la transmission des connaissances ; ainsi les Talibans interdisent aux enseignants de travailler au service du gouvernement, ce qui renforcerait le pouvoir des « infidèles » et pour se faire, ils prévoient un système de sanctions à trois niveaux allant de l'avertissement simple, au châtiement corporel et menant à la mort pour ceux qui ne se plieraient pas à cette règle. Enfin les articles 8 et 26 interdisent aux commandeurs locaux de traiter avec les Organisations Non-Gouvernementales (ONGs), acte réservé à la *shura*, car les ONGs sont considérées soutenir le régime gouvernemental corrompu. Ainsi, la construction de voies de communications, de ponts, de cliniques, d'école ou de *madrasas* est bannie sous peine de destruction par le feu desdits bâtiments. La version de 2009 interdit certains châtiements corporels comme les amputations du nez, des lèvres ou des oreilles, prévoit que les peines de mort sont à exécuter avec une arme à feu et ne doivent plus être filmées, enfin le nouveau texte interdit les extorsions et les prises d'otages en vue d'obtenir une rançon. Finalement le texte de 2009 s'efforce d'imposer et de centraliser une structure judiciaire parallèle déjà reconnue. Cf. *Analyzing the Taliban Code of Conduct: Reinventing the Layeha*, Thomas H. Johnson, Understanding Afghan Culture, Program for Culture and Conflict Studies (CCS), Department of National Security

définir les règles de comportement des combattants de Dieux. Le mouvement Taliban est, cependant aujourd'hui encore, l'objet d'une grande hétérogénéité et de nombreuses dissensions au niveau régional. La désunion des chefs ainsi que les rivalités locales et tribales sont le creuset d'importantes tensions et dissensions, donc, par voie de conséquences, d'alliances à géométrie variable. Ce phénomène est parfaitement illustré par le fait qu'il existe plusieurs porte-parole se revendiquant des Talibans qui en concurrencent les uns avec les autres essaient d'obtenir la faveur des médias.

Laurent Joachim - Quelle place occupe des Talibans aujourd'hui dans l'ordre mondial ?

Conrad Schetter - On peut dire qu'il existe deux tendances relativement contraires. D'un côté il existe incontestablement un mouvement politique dont l'objectif est d'obtenir la réalisation para-étatique d'une vision de la société, d'un autre côté il existe également ce qu'on pourrait appeler un « Taliban-*lifestyle* » peu politisé et qui se trouve à la croisée d'un Islam militant et d'une culture tribale traditionnelle. Le dénominateur commun de ces deux tendances est le refus d'accepter toute forme d'ingérence extérieure. Partant de ce principe, la « Guerre contre la Terreur » est perçue comme une guerre venue de l'extérieur visant à la création de structures étatiques et à la définition d'un État centralisé et unifié au détriment des structures locales. Les Talibans ne peuvent cependant pas être réduits à un phénomène uniquement local. Au contraire, il s'agit d'un phénomène global dans ce sens où les questions locales sont globalisées. En fait, il faut remarquer que les Talibans ont connu un succès particulièrement important là où l'ordre local a vacillé sous le poids d'événements critiques comme de très longues périodes de guerre ou encore la mise en mouvement d'importants flux de réfugiés. La force des Talibans, comme celle d'autres courants islamistes militants, a été de pouvoir proposer une alternative à ses problèmes insurmontables sur l'instant en agglomérant des militants autour d'une idéologie ouvertement anti-étatique, anti-modernité, et anti-occidentale. Le terme et le concept de Taliban est de plus en plus le synonyme populaire pour les mouvements locaux d'obédience islamiste et récemment on a pu noter l'apparition de Talibans au Punjab et même au nord du Nigéria. Cette expansion n'est cependant pas réservée aux zones rurales, des villes comme Karachi, Bagdad et Mogadiscio ont également connu l'apparition de mouvements Talibans qui se déclarent représenter les démunis de la société et qui propagent la mise en place d'un ordre islamiste en réponse aux difficultés rencontrées.

Laurent Joachim - Selon vous, comment la situation en Afghanistan risque-t-elle d'évoluer après le départ des troupes étrangères à l'horizon 2015 ?

Conrad Schetter - Aussi longtemps que des sommes d'argent conséquente continueront à inonder le pays, des alliances et allégeances pourront être achetées. Rappelons-nous que le Président afghan Mohammad Najibullah, nommé au pouvoir en 1986 pendant l'occupation soviétique, a pu se maintenir au pouvoir même après le retrait de l'Armée Rouge (1989) et

Affairs, Naval Postgraduate School, 06.08.2009. Le texte de 2006 est disponible en ligne (en anglais) sur le site www.signandsight.com sous le titre *A new layeha for the Mujahideen* ; consulté le 14.11.2011. (n.d.l.r.).

ce jusqu'en 1992 en achetant la coopération de plusieurs groupes armés à l'aide de fonds venus de Moscou. Mais ce qui est vraiment inquiétant pour l'avenir de l'Afghanistan, c'est qu'il existe, à mon sens, une tendance qu'il est à l'heure actuelle difficile de quantifier scientifiquement, mais que j'estime décisive et particulièrement préoccupante pour l'avenir : De nombreux Afghans semblent d'ores et déjà chercher à mettre leur famille en sécurité hors du pays, que ce soit au Pakistan, en Europe ou aux États-Unis. Il existe également une recrudescence soutenue de la militarisation de la société en général puisque de plus en plus d'Afghans se procurent des armes¹². Parallèlement les Talibans cherchent à économiser leurs forces en se retirant au Pakistan et en évitant le combat direct avec les troupes de l'OTAN. Enfin il est de mauvais augure de constater que cette année de très nombreux opposants aux Talibans ont été victimes d'un attentat mortel. Il s'agit par exemple du chef de la police pour le Nord de l'Afghanistan, Mohammed Daud Daud¹³, un ancien *moudjahid*, mais aussi de Ahmad Wali Karzai¹⁴ le demi-frère du Président afghan, ainsi que de Burhanuddin Rabbani¹⁵ un ancien *moudjahid* fondateur de l'État Islamique de l'Afghanistan et Président du pays de 1992 à 2001, qui sont tous morts dans les derniers mois. Ceci déstabilise le pays. En conséquence de quoi il est très probable que nous soyons déjà à la veille de l'éclosion d'une nouvelle guerre civile.

Laurent Joachim - Professeur Schetter, merci de cet entretien.

Nota : Cet entretien est la traduction française commentée de l'interview de l'ethnologue allemand Conrad Schetter publiée par Telepolis en Octobre 2011 et intitulée « Der verkannte Taleb ».

¹² Cf. L'augmentation de la demande est perceptible dès le début Septembre 2009. Juste après la très contestée élection présidentielle afghane : le prix des fusils d'assaut Kalachnikov de fabrication chinoise clandestinement importés par la frontière pakistanaise, passent en quelque mois de 150 à 400 dollars. Cf. *Gun Prices Soar As Afghanistan's Postelection Crisis Continues*, Time Magazine, 10.09.2009. (n.d.l.r.).

¹³ Assassiné le 28 Mai 2011 dans un attentat qui tue aussi deux soldats allemands et en blesse plusieurs autres dont le Général Markus Kneip, Chef de la Région Militaire Nord de la FIAS. (n.d.l.r.).

¹⁴ Assassiné le 12 Juillet 2011 par l'un de ses gardes du corps. (n.d.l.r.).

¹⁵ Assassiné le 20 Septembre 2011. (n.d.l.r.).